L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 4 JUILLET 1859.

Imprimé et publié par Cie.
G. F. WEISS, Gérant.
G. F. WEISS, DUPOUR, Rédacteurs.
DUVERGES, No 88, entre Conti et Bienville.
NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI MATIN, 4 JUILLET.

Nos ateliers seront fermés aujourd'hui, à cause de la solennité du 4 juillet, et l'*Abeille* ne paraîtra pas demain.

Abonnés à la semaine. Les lecteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Bulletin européen.

Nous avons reçu hier des journaux de Paris et de Bruxelles jusqu'au 13 juin, et d'Angleterre jusqu'au 14.

Deux grands faits politiques et militaires dominent aujourd'hui la situation, qui entre, dit le *Nord*, décidément dans une période nouvelle.

L'armée autrichienne se retire derrière la ligne du Mincio, abandonnant la Lombardie, les places fortes qu'elle y occupait, ainsi que légamment approvisionnements de guerre considérables.

Le maréchal Baraguey-d'Hilliers, arrivé à 6 heures devant la position, l'a tout immédiatement attaquer de front par les divisions Bazaine et Ladmirault, pendant que la division Forey devait la tourner. Ce combat n'a pas duré moins de trois heures.

L'ennemi a opposé la résistance la plus énergique aux efforts de nos soldats. Enfin, chassé à la baïonnette de retranchement en retranchement, de maison en maison, il s'est retiré vers l'heure, laissant le terrain couvert de ses morts et abandonnant entre nos mains 1 canon et 1 millier de prisonniers.

Un si beau succès ne pouvait être que chèrement acheté.

Nous avons eu environ 50 officiers et 800 soldats hors de combat.

Nous apprenons à l'instant que les Autrichiens ont évacué Pavie et Lodi et repassé l'Adda en détruisant les ponts.

Une dépêche de Turin, 10 juin, 11 h. 1/2 du soir, complète ainsi la note officielle :

Une correspondance particulière de Milan, en date du 9, donne les détails suivants sur la bataille de Malegnano :

Une division autrichienne était arrivée de Pavie dans la matinée, et c'est à midi que le combat a commencé.

L'ennemi était fortement retranché dans le village, ainsi que dans les bâtiments d'une ferme. Le général Bazaine a attaqué ces positions. Le général Ladmirault, qui commandait la gauche des Français, après s'être emparé du château, est tombé sur le village, où les Autrichiens, se voyant cernés, se sont repliés en se retranchant dans les maisons. Là, les zouaves ont engagé une lutte meurtrière, corps à corps avec l'ennemi, qu'ils sont enfin parvenus à chasser.

Le général Forey, qui commandait l'aile droite, n'a pas eu beaucoup de douleur.

Les Autrichiens, qui étaient au nombre de 30,000, ont eu 1,500 hommes tués ou blessés, et on leur a fait 1,200 prisonniers.

Dans la soirée du même jour, à onze heures, un bataillon hongrois-croate, qui voulait s'emparer, par surprise, du village, a été enveloppé.

Une dépêche, en annonçant que le général Urban était resté à Mantoue, ajoutait que Garibaldi s'était rendu à Lecco, probablement pour préparer quelque coup contre l'ennemi.

Monza est situé au nord de Milan et à l'ouest de Brescia, mais sur une ligne de cette dernière ville que de la première.

Urban, ne pouvant plus se rejoindre à Milan, va se rejeter dans Mantoue par Brescia, qui est la direction la plus sûre vers laquelle il peut opérer sa retraite, soit sur Vérone à l'Est, soit sur Mantoue au Sud-Est, soit sur Plasance au Sud-Ouest de Brescia.

Mais Lecco, où s'est rendu Garibaldi, est situé au nord de Monza en inclinant un peu à l'ouest. Il se trouve sur le bord oriental de la extrémité nord du lac de Lecco. De ce point il sera facile à ce général de se rendre en très peu de temps à Bergame, au sud-est de Lecco, et de là se jeter entre Brescia et Milan, ce qui l'Urban et lui couper ainsi la retraite de ce côté.

Il ne resterait plus alors à Urban, qu'à se jeter sur Crema au sud-est de Milan pour se rendre de Lodi à Crémone, sur la Crémonne.

Mais pour opérer de la sorte, il est obligé de contourner Milan à l'Est, et il risquerait fort de rencontrer sur sa route des corps de l'armée alliée qui ne laisseraient pas à se diriger de ce côté, pour tacher de couper les communications de l'ennemi.

Ainsi, en examinant sur la carte les positions respectives occupées par les belligérants, on est amené à conclure que la position du général Urban est très critique et que la nécessité de sa retraite peut seule lui faire d'embarras.

On écrit de Buffalo, 6 juin, au *Journal des Débats* :

"Le même encouragement et cette même transformation qu'a remarqué à San Marino, on les retrouvait à Buffalora: pas une maison, pas une salle des bâtiments de la station qui ne fût empruntée à la guerre des Français et des Italiens. Le gaîté de l'ennemi a disparu, ce qui prouve que l'on a pu compter sur le service médical. Près mille deux cents Autrichiens attendaient encore le moment jugé à pouvoir être évacués sur Novare. Ils en ramenait pas encouragés, fatigués dans les environs. Un dernier incident portait le chapeau à cornes, en toile cirée, un brûle le cor de chasse en cuivre des chasseurs tyroliens; d'autres avaient les pipes à la bouche des zouaves et des Hongrois. Tous avaient une attitude fière et tranquille.

"Un mot à ce propos, au sujet des soldats qui, malgré un grand nombre de blessures, leurs fusils à l'aspect des zouaves. Ceux ci sont des enfants, des Lombards, arrachés à leurs foyers pour combattre sous des drapeaux détestés. Les Allemands, Morave, Hongrois ou Bavarois, les véritables soutiens de la couronne d'Autriche, font bravement leur devoir; ils savent affronter résolument la mort. Demandez plutôt à ceux qui les ont rencontrés sur le chemin de Buffalora. Il ne convient pas d'humilier une armée qui s'est mesurée avec la garde, avec les vieilles bandes d'Afrique.

"Sur la route, je vous l'ai dit, on rencontrait beaucoup de prisonniers: un certain nombre était et causait; on reconnaissait au langage ceux qui étaient Italiens; on leur avait offert la liberté, ils n'en auraient pas profité. D'autres marchaient silencieux, couverts de longues capotes d'un gris sombre, tombant jusqu'au jarret. Leurs jambes, souvent et nerveuses, étaient serrées dans des jambières cobalt bleu de ciel.

"Un journaliste de mes amis, qui sait l'allemand, les interrogea; ils étaient tous Hongrois.

"On ne nous aurait pas sans si nous ne l'avions pas voulu, disaient-ils; nous avons cessé de nous battre, parce que nous haïssons les Autrichiens autant que les détestent les Français eux-mêmes. Ne crois-tu pas que nous nous sommes pris..... Nous avons fait la guerre malgré."

Il était impossible de surprendre la moindre trace de forfanterie dans ce langage. C'était dit simplement, avec l'accent de la vérité.

Laissez-moi vous dire à quelle loi obéit un convoi de prisonniers en marche.

"Un peloton de cavalerie conduit la bande, un peloton la ferme; ça et là sur les flancs suivent d'autres soldats, tous à un de distance; tous ont le fusil chargé. Un officier, capitaine ou lieutenant, selon l'importance du convoi, a le commandement de l'escorte. Il est presque toujours seul de cheval, le tue sur place, sans sommation; on le tue encore s'il refuse d'avancer, le cas d'épuisement qui n'est pas rare.

"Si une troupe ennemie rencontre et fait mine d'attaquer, les prisonniers ont ordre de se coucher par terre. Si l'un d'eux essaie de prendre une cartouche, on lui fait sauter la tête. Le feu commence aussi à la moindre apparence de résistance.

"Un cortège à présent qu'une poignée d'hommes peut conduire et tenir en nombre de prisonniers. Le convoi que j'ai rencontré, et qui n'en comptait pas moins de 1250, avait pour escorte 40 soldats tout au plus.

"A leur arrivée à Novare, où une foule immense les attendait, et d'était d'ailleurs un spectacle, les Lombards, qui étaient en tête de colonne, s'arrêtèrent pour se reposer. Se regardèrent aux fenêtres et crièrent: *E viva l'Italia!* *E viva la Francia!*

Les Hongrois ne disaient rien. Les Allemands étaient mornes."

PROCLAMATION
De l'Empereur Napoléon aux Italiens.

"Italiens!

"La fortune de la guerre nous conduisant aujourd'hui dans la capitale de la Lombardie, je vous dirai quelques mots à ce sujet.

"Lorsque l'Autriche attaqua injustement le Piémont, je résolus de soutenir mon allié le roi de Sardaigne. Mon cœur est avec la France de la France m'en faisant un devoir.

"Vos ennemis, qui sont les miens, ont tenté de diminuer la sympathie universelle qu'y a dû éclater en Europe pour votre cause, en faisant croire que je ne faisais la guerre que par ambition personnelle, ou pour agrandir le territoire de la France.

"Je ne connais pas de homme qui ne comprenne pas leur époque, je ne suis pas du nombre.

"Dans l'état éclairé de l'opinion publique, on ne peut plus gouverner aujourd'hui par l'influence, par la force, par la ruse, par des moyens matériels, et cette influence morale, le rétablissement de vos droits légitimes.

"Le Président Lincoln quelque chose les peuples comme les individus se leur devant l'occasion de prendre ce qui a coûté, mais c'est à la Société qu'appartient de produire.

"Profitez donc de la fortune qui s'offre à vous!

"Votre désir d'indépendance a [illegible] exprimé, et notre [illegible] et vous tous en montrez digne.

"Unissez vous donc dans un seul but: l'établissement de votre pays.

"Organisez vos militairement.

"Voici vous les drapeaux de roi Victor-Emmanuel qui vous a déjà et notamment [illegible] la voie de l'honneur!

"Souvenez vous que quel disciplinés [illegible] vous avez [illegible] et [illegible] vous avez [illegible] d'un [illegible] [illegible] [illegible]